

Zeitschrift: Mennonitica Helvetica : Bulletin des Schweizerischen Vereins für Täufergeschichte = bulletin de la Société suisse d'histoire mennonite

Herausgeber: Schweizerischer Verein für Täufergeschichte

Band: 23 (2000)

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Recensions

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BUCHBESPRECHUNGEN / RECENSIONS

EBERHARD BUSCH / ALASTAIR HERON / CHRISTIAN LINK / PETER OPITZ / ERNST SAXER / HANS SCHOLL (Hg.), *Calvin Studienausgabe. Reformatorische Kontroversen, vol. 3, Neukirchen-Vluyn (Neukirchener) 1999, 378 p.*

Ce volume traduit pour la première fois à partir du latin ou du vieux français du XVI^e siècle en allemand des textes de controverses du réformateur français Jean Calvin. Il s'agit de documents de controverses avec les Catholiques, les Nicodémites et les Anabaptistes. La controverse et la réfutation a constitué l'une des activités importantes de Calvin, qui était persuadé que sans un énoncé clair et public des convictions bibliques telles qu'il les concevait, aucune bataille ne pouvait être gagnée.

Les éditeurs de ce volume ont ainsi retenu et traduit quatre traités de Calvin:

- l'écrit polémique contre les articles de la Sorbonne (1544),
- les actes du Concile de Trente particulièrement en rapport avec la justification (1547) et la réfutation de ce même texte par Calvin,
- «Excuse à Messieurs les Nicodemites» (1544), destiné à la tendance de certains d'imiter le pharisien venu trouver Jésus «de nuit» mais qui restent catholiques en apparence, pour éviter les persécutions,
- «Briève instruction pour armer tous bons fidèles contre les erreurs de la secte commune des Anabaptistes».

La Briève instruction avait été publiée à Genève chez Jean Girard en 1544. Nous retrouvons dans ce livre de larges extraits publiés en vieux français et en traduction allemande, dans les pages 267 à 367 de cette édition, soit exactement en 100 pages. Précédemment ce texte n'était accessible qu'en langue française dans Ioannis Calvini Opera quae supersunt omnia (l'édition de 1868, vol. VII, Braunschweig, p. 45–142). Nous nous réjouissons de disposer ainsi d'une édition récente de ce document et en félicitons Hans Scholl, qui présente le texte relatif aux anabaptistes.

Ce dernier traité est particulièrement intéressant car il nous renseigne sur la manière qu'avait le réformateur de Genève de décrire et de réfuter les anabaptistes, spécialement dans les «sept articles, auxquelz tous Anabaptistes adherent communement», pense Calvin, en se référant au document de Schleitheim (1527). Il la voit comme une «belle resolution qu'ilz ont prins ensemble». Calvin agit avec cette réfutation, sur la demande pressante de son collègue Guillaume Farel qui l'avait précédé à Genève. Il rédigera cet écrit en moins de quatre mois, avec pour objectif, comme le montre le titre, de donner des arguments au commun peuple, sans doute séduit par les discours des anabaptistes, mais aussi pour venir en aide à Farel qu'il savait désarmé malgré la fougue qui le caractérise.

Farel a en effet eu maille à partir avec des anabaptistes de la région du Lac de Neuchâtel et de Bienne (entre Neuchâtel et Neuenstadt autrefois appelée Bonneville – cf. la note p. 269). Pour que Calvin puisse lui venir en aide, Farel envoya une version française de ce que les historiens contemporains appellent «l’Entente fraternelle de Schleitheim» (1527), document auquel était jointe une version française du procès qui avait conduit l’anabaptiste Michaël Sattler au martyr.

La relation entre l’Ancien et le Nouveau Testament est perçue différemment chez les réformés que chez les anabaptistes. Ainsi pour justifier son point de vue, Calvin insistera sur la similitude entre la circoncision et le baptême ou le régime théocratique de l’Ancienne Alliance et la «police externe». Pour Calvin, il n’y a pas l’ombre d’un doute qu’un chrétien peut légitimement exercer les peines de cette police (y compris la mise à mort, ce que ne croient pas ces anabaptistes).

Si le lecteur ne se laisse pas arrêter par le ton méprisant du réformateur (il assimile par exemple les anabaptistes à des «vermines», etc.), il aura l’occasion de découvrir la réfutation du réformateur de Genève en rapport avec trois articles de foi des anabaptistes: notamment ceux relatifs au baptême (article 1), à l’excommunication (article 2) et au magistrat (article 6).

L’auteur, Hans Scholl, justifie ce choix en disant que «ces contenus permettent d’avoir un aperçu dans le débat fondamental entre Calvin et les Anabaptistes» (p. 277) et c’est «avec douleur» qu’il s’était résigné à écarter les articles courts pour lesquels «peu de choses» différenciaient Calvin des anabaptistes. Bien entendu, quelques pages résument la démonstration de Calvin sur chacun des articles: le port et maniement des armes guerrières (article 4), le serment (article 7) et la christologie «qui n’était pas typique de tous les anabaptistes», ajoute le commentateur (mais plus propre à Melchior Hoffmann et à Menno Simons qui pensaient que le Christ était né par Marie sans prendre de Marie, etc.) et un aspect que ne professaient pas non plus tous les anabaptistes en rapport avec l’eschatologie (le résumé d’un traité de Calvin contre une doctrine particulière du «sommeil des âmes» entre la mort et la résurrection, rédigé en 1534).

Nous remarquons que Calvin a peu de choses à redire sur les articles 3 et 5 de Schleitheim relatifs à la cène et aux pasteurs. Comme Zwingli l’avait déjà fait dans le passé, Calvin use de la méthode de l’amalgame sous le même label d’«anabaptistes». L’introduction aurait pu souligner cette manipulation impardonnable pour le juriste qu’était Calvin. A une époque où les héritiers des différentes Réformations se consultent pour tenter de lever les anathèmes, et se recentrer sur un essentiel, ce genre de publication s’avère néanmoins utile car elle nous permet de mieux comprendre quelles approches de la Bible sur certains points mènent à des convictions différentes.

Claude Baecher, Bienenberg, CH-4410 Liestal

HANS-JÜRGEN GOERTZ, *Konrad Grebel. Kritiker des frommen Scheins 1498–1526. Eine biographische Skizze*. Hg. vom Mennonitischen Geschichtsverein, Bolanden. Hamburg (Kümpers Verlag) 1998, 167 S.

Man durfte nach den Menno-Simons-Feierlichkeiten von 1996 gespannt sein, welche Akzente im Umfeld des angesagten 500. Geburtstages von Konrad Grebel anno 1998 gesetzt werden. Würde es zu neuerlichen Heiligsprechungen und Heldenverehrungen kommen? Oder steuerte man vielmehr auf Totalverrisse und Radikaldemontagen von altehrwürdigen «Täufervätern» zu?

Dass ein so ausgewiesener Kenner der frühen Täuferbewegung wie Hans-Jürgen Goertz sich im Jubiläumsjahr von Konrad Grebel zu Wort meldet, lässt aufhorchen. Dass sein Beitrag allerdings keine ungebrochene Weiterführung jenes Mottos sein würde, mit welchem die Konrad-Grebel-Festkonferenz vom März 1998 in Bielefeld den Zürcher Täufer als «leuchten des Vorbild für die Nachfolge» charakterisiert hatte, war zu erwarten.

Geradezu leitmotivisch zieht sich der Aspekt des glücklosen Scheiterns im Leben Grebels durch die Darstellung von Goertz. Vieles ist Grebel nicht geglückt. Sein Studium hat er abgebrochen, mit den Eltern hat er sich überworfen, seine Vorstellungen von kirchlicher Erneuerung finden wenig Gehör und bescheren ihm Gefangenschaft, Verfolgung und – noch keine dreissig Jahre alt – den Tod.

Was Goertz an diesem kurzen Leben eines unangepassten, eigenwillig-radikalen Menschen primär interessiert, ist «die Frage, wie es dazu kam, dass Grebel einen Weg beschritt, der zu radikaler Religiosität führte» (8 f.). Wenigstens vordergründig geht es ihm dabei nicht darum, aus Grebels fragmentarischer Hinterlassenschaft etwas herauszuschälen, was vorbildhaft als «Norm für die «wahre» Kirche» geltend gemacht werden könnte.

Der an zentraler Stelle immer wieder erfolgende Hinweis auf das Provisorische, Tastende und Suchende in der Theologie und im Lebensvollzug Grebels weist nun aber gleichwohl einen m.E. deutlichen Bezug zur Frage nach dem *Wie* einer christlichen Existenz in der Gegenwart auf. Ist es verfehlt, darin implizite Einladungen des Autors sowohl an Einzelne als auch an Kirchen zu einem wachsenden Bewusstsein eigener Einseitigkeiten zu sehen und zu einer davon abgeleiteten Einsicht in die eigene Ergänzungsbedürftigkeit und in die Notwendigkeit des intensivierten und barmherzigeren Aufeinanderhörens und Voneinanderlernens?

Der von Goertz als «biographische Skizze» bezeichnete Text weist viele derjenigen Qualitäten auf, welche die Publikationen dieses Autoren bisher immer wieder ausgezeichnet haben. Er ist brilliant formuliert und verbindet einmal mehr auf mustergültige Weise Erzählung und Interpretation. Neue, bisher unbekannte Quellen bringt Goertz zwar m.E. nicht bei. So wissen wir beispielsweise auch nach der Lektüre seines Aufsatzes nicht,

welches effektiv das nachweislich richtige Geburtsjahr Grebels ist und ob wir mit unseren Feierlichkeiten zu früh oder zu spät dran waren ... Was die interpretatorischen Ansätze zur Entstehung des Schweizer Täufertums angeht, so bewegt sich Goertz weitgehend im Rahmen seiner früheren Arbeiten. Seine Betonung der Heterogenität und Unabgeschlossenheit der frühen täuerischen Bewegung entfaltet er auch im vorliegenden Buch.

Inwiefern Goertz recht hat, wenn er den Bruch zwischen Zwingli und dem Grebelkreis sehr stark auf deren zunehmend divergierende Erfahrungen mit der politischen Obrigkeit zurückführt, wird weiter diskutiert werden müssen. Wenn es so ist, dass theologische Überzeugungen letztlich nichts anderes sind als mehr oder weniger folgerichtige Verarbeitungen gemachter Erfahrungen, dann ist dem wohl zuzustimmen. Wenn Theologie und christlicher Glaube allerdings mehr sind als blosse Reflexion oder gar bloser Reflex der eigenen Praxis und Widerfahrt, dann ist das letzte Wort in dieser Frage wohl weiterhin noch nicht gesprochen...

Interessant sind die letzten Sätze des abschliessenden Kapitels, wo Goertz etwas pauschal davon spricht, dass zwar einige Impulse Grebels im späteren «Schweizer Täufertum» fortgelebt haben, dass aber «das Provisorische, das Tastende und Suchende» verloren gegangen und durch formelle Losungen und dogmatisch verhärtete Ordnungen ersetzt worden sei (143). Darüber würde ich mir noch etwas mehr Belege und Reflexion erhoffen: Inwiefern und warum war das so? Wann setzt dieser Prozess ein und wann ist er als abgeschlossen zu betrachten? Vollzog sich dieser Wandel tatsächlich so rasch und so vollständig, wie Goertz' Formulierungen dies bisweilen glauben machen wollen? War nicht schon damals die Dynamik zwischen Aufbruch und Erstarrung wesentlich komplexer? Gewisse Zweifel scheinen mir angebracht, zumal wenn ich an die Entwicklungen des Täufertums in der Schweiz im späteren 16. und im 17. Jahrhundert denke (vgl. dazu meine Ausführungen in «Ketzer – Rebellen – Heilige». Das Basler Täufertum von 1580 bis 1700, Liestal 1998).

Nicht zuletzt die aktuelle kirchliche Diskussion um «geistliche Erneuerung» im Kontext von Frustration über Ist-Zustände und Sehnsucht nach religösem Aufbruch lässt uns die Person Grebels und die Anfänge des Täufertums in einem veränderten Licht sehen. Auch in diesem Zusammenhang beschert uns das vorliegende Bändchen eine höchst empfehlenswerte und anregende Lektüre.

Hanspeter Jecker, Fulenbachweg 4, CH-4132 Muttenz

JACQUES LÉGERET, *L'énigme amish: vivre au XXI^e siècle comme au XVII^e*, Genève, Labor et Fides, 2000, 252 p. avec illustrations

En langue française les ouvrages consacrés au mouvement amish ne sont pas très nombreux ; la bibliographie commentée que nous offre l'auteur à la fin de son livre le montre bien. A côté de la thèse, parue en 1999, de Marie Thérèze Lassabe-Bernard qui approche les amish de manière historique et sociologique, *L'énigme amish* survient fort à propos. Trente chapitres, organisés en trois parties, présentent respectivement l'histoire de ce groupe religieux, sa vie religieuse et sa vie quotidienne dans son rapport au monde. En annexes, une quatrième partie fait connaître de manière plus approfondie «Le Miroir des Martyrs», «les hymnes sacrés», «Jacob Ammann» et «La presse amish». En plus d'une bibliographie succincte des ouvrages en allemand, anglais et français sur le mouvement amish, l'auteur indique encore les références de deux films et d'une douzaines d'écrits relatifs aux quilts.

Cet ouvrage d'un accès facile et bien documenté – on peut toutefois regretter la quasi absence de notes infrapaginaires qui aurait encore mieux situé les propos avancés – constitue, comme le dit son auteur dans l'introduction, un «témoignage». En effet, l'approche et les connaissances de l'auteur sur les amish ne sont pas en premier lieu livresques, mais elles se basent sur l'expérience; une telle démarche est optimale pour parler de ce groupe de personnes, les amish, dont les actes et la praxis prennent souvent le pas sur la parole et la conceptualisation. Du fait d'une maladie du métabolisme de leur fils David, la famille Légeret entretient des contacts depuis plus de quatorze ans avec des amish de Pennsylvanie dans le comté de Lancaster près de Philadelphie, la plus ancienne implantation amish aux Etats-Unis (1760). Un soin tout particulier est voué aux enfants handicapés dans les communautés amish; David et ses parents ont pu en bénéficier. Le lecteur peut ainsi ressentir, au-delà des mots, un vécu authentique issu de cette relation et de cette expérience privilégiées.

Dans la partie historique, de loin la plus courte, un parcours est proposé depuis les débuts de l'anabaptisme à Zurich en 1525 jusqu'aux communautés mennonites actuelles en France et en Suisse; l'accent, cependant, porte sur la naissance du mouvement Ammann-ish et sur le schisme provoqué par Jacob Ammann en 1693 en Alsace ainsi que sur l'émigration aux Etats-Unis, accélérée en 1712 par une politique hostile de Louis XIV envers les amish et les mennonites.

On pénètre dans la deuxième partie du livre dans les pratiques religieuses amish qui sont décrites avec beaucoup de sensibilité et de respect. L'auteur essaie de cerner les concepts d'«Ordnung», *ensembles de règles non écrites*, de «Gelassenheit» que le théologien mennonite alsacien Claude Baecher décrit (...) comme «la soumission confiante à la volonté de Dieu», de «Meidung», sorte de «quarantaine sociale» comme le dit Donald Kraybill

ou encore le terme «wordly», *mondain*. Les grands thèmes, si chers aux amish, comme celui des «deux royaumes», monde et Christ, du baptême, de la Sainte Cène, du lavement des pieds, de la non-violence, témoignent du quotidien religieux amish avec ses défis et ses limites.

Aborder les caractéristiques du service religieux et du chant à partir de l'*Ausbund*, recueil de cantiques anabaptistes qui trouve son origine au XVI^e siècle déjà, puis celles du choix des responsables spirituels de la communauté par tirage au sort, rend compte de pratiques cultuelles et communautaires amish bien typées.

La troisième partie de l'ouvrage traite de la façon de vivre des amish et de leur relation avec le monde moderne et technicisé dans des domaines aussi différents que ceux de l'habillement, la langue (les amish sont trilingues), l'école, le recours à la technologie, l'agriculture, la condition des femmes, les quilts, la cuisine, les loisirs, la santé, la vie et la mort, la retraite, les médias, l'économie. Avec beaucoup de nuances, l'auteur montre que les amish «ne vivent pas avec trois siècles de retard» et ne sont pas nécessairement «opposés à tout progrès». Face à chaque nouveauté technologique, ils se demandent si le progrès en question nuit à «l'harmonie familiale et à l'unité de la communauté» et dans quelle mesure il leur permet de conserver leur différence d'avec «le monde» et leur identité (pp. 134–135).

A la fin de l'ouvrage, l'énigme amish n'en est plus vraiment une, mais la communauté amish au travers des paroles de John Hostettler, reprises par l'auteur, dit aux lecteurs trop vite fasciné par la vie amish:

«*Si vous admirez notre foi, fortifiez la vôtre
Si vous admirez notre sens de l'engagement, approfondissez le vôtre
Si vous admirez nos valeurs profondes et durables, alors vivez-les
Si vous admirez notre esprit de communauté, alors construisez-en un
Ces choses ne peuvent pas s'acheter dans une boîte ou dans un livre:
Elles se construisent et se cultivent*» (p. 231)

Michel Ummel, Le Saucy 12, CH-2722 Les Reussilles

CLAUDE BAECHER, *Les eschatologies anabaptistes de la haute vallée rhénane en débat avec les Réformateurs (1524–1535). Les prolongements parmi les frères suisses jusqu'au XVII^e siècle. Thèse de Doctorat Nouveau Régime, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq Cédex France 1996, 800 p.*

Im Zuge der stark interessierenden Eschatologiethematik seit der Mitte des letzten Jahrhunderts wurden auch die eschatologischen Aspekte der frühen Reformationstheologie aufgearbeitet. Untersuchungen zur Escha-

tologie der Hauptreformatoren Luther und Zwingli zeigten die Bedeutung der vorher vernachlässigten Thematik auf. So z.B. Ulrich Asendorf, *Eschatologie bei Luther*, 1967, oder Walter E. Meyer, *Huldrych Zwinglis Eschatologie*, 1987.

Bis heute ist die Forschung damit beschäftigt, die eschatologischen Konsequenzen reformatorischer Theologie weiter zu klären. Dabei kam der radikale Flügel der Reformation neben Müntzer trotz vieler Einzelstudien zu kurz. Umso erfreulicher ist es, dass Claude Baecher vor 5 Jahren ein umfangreiches und informatives Buch zu den Eschatologien der wichtigsten Täufer veröffentlicht und diese neben die Ansätze Luthers, Zwinglis und Müntzers gestellt hat. Wenn sich die Studie im Grossen und Ganzen auch auf das oberrheinische Gebiet und – darin eingeschlossen – auf Zürich beschränkt, so erfasst sie damit doch die beachtlichsten Täufergestalten und ihre vielgestaltige eschatologische Sicht. Besonders verdienstvoll ist die Ausdehnung der Untersuchung auf die Geschichte der Schweizer Brüder bis ins 17. Jahrhundert, so dass man die Nachwirkungen ihrer ursprünglichen eschatologischen Standpunkte mitverfolgen kann bis in die späteren pietistischen Ausformungen.

Im 1. Kapitel wird der Rahmen gesetzt: «Die Reformatoren und das Ende der Zeit».

Ein erster Teil liefert unter dem Titel «Angesichts der Zukunft» vorerst die theologiegeschichtlichen Voraussetzungen der Eschatologie bis zur Reformationszeit (Chiliasmus, Augustinismus, Joachim von Fiore, die apokalyptisch-endgeschichtliche Fortentwicklung seines spirituell-chiliastischen Ansatzes) und erweitert ihre geistigen und materiellen Voraussetzungen bis hin zu den aktuellen Faktoren des frühen 16. Jahrhunderts (Buchdruck, Hungersnot, Pest, Türkengefahr und Astrologie). Als sehr hilfreich erweist sich im Lauf der Lektüre die Unterscheidung zwischen Post- und Praemillenarismus: das tausendjährige Reich vor der Parusie als der leiblichen Erscheinung Christi gegenüber einem tausendjährigen Reich nach der Parusie. Prae- und Postmillenarismus dienen C. Baecher immer wieder als Kriterien der täuferischen Eschatologien.

Die Einleitung macht deutlich, dass C. Baecher Eschatologie einseitig im geschichtlichen Sinne versteht. Die eschatologische (weil letztentscheidende) Qualität des Schrift-, Wort- und Glaubensverständnisses steht selten zur Debatte, und, abgesehen von der Seelenschlafthematik, liegt auch kein Gewicht auf den sog. Letzten Dingen. Damit stellt sich die Frage, ob eine solche Fokussierung auf die Geschichtseschatologie und das Ende der Zeit nicht zu einseitig gewählt ist, und ob man den Eschatologien der Täufer gerecht wird, wenn man sie nur geschichtseschatologisch beurteilt.

Der 2. Teil des ersten Kapitels entfaltet dann unter Zuhilfenahme der einschlägigen Fachliteratur und herausragender Monographien sehr breit (fast über ein Drittel des Buches!) die Eschatologien Luthers, Zwinglis und

Müntzers, weil sie es alle drei mit den Eschatologien der Täufer zu tun gehabt hatten. Schon im Titel seines Buches verspricht C. Baecher, seine Untersuchung der Täufer-Eschatologien «in Auseinandersetzung mit den Reformatoren» durchzuführen. Dabei steht Müntzer als Reformator gleichwertig neben Luther und Zwingli, ohne dass näher begründet wird, warum. *Luthers Eschatologie* spiegelt sein «simul iustus-simul peccator» wider. Die Letztgültigkeit seiner rechtfertigenden Glaubenserfahrung nimmt den Jüngsten Tag schon voraus und qualifiziert so das neuentdeckte Wort der Schrift eschatologisch. Gleichzeitig ist diese Eschatologie geprägt vom forensischen Aspekt der Rechtfertigung und hat immer wieder neue Ansätze naherwartender Gerichtsapokalyptik zur Folge bis hin zur Endzeitberechnung. Der eschatologische Vorbehalt von Luthers Zweireichelehre, ihr «noch nicht», und die bleibende anthropologische Spannung zwischen «gerechtgesprochen» und «Sünder» behüten aber seine Eschatologie vor dem Abgleiten in apokalyptischen Radikalismus. (Diesem verfällt sein Schüler Michael Stiefel, dem ein ausgezeichneter Exkurs gewidmet ist). Luthers Apokalyptik ist theologisch nicht massgebend; sie ist Hintergrund und Begleiterscheinung seines Glaubensverständnisses und deshalb weit entfernt von täuferischen Naherwartungen.

C. Baechers Darstellung von *Zwinglis Eschatologie* fusst in erster Linie auf W. E. Meyers Monographie. Zwingli versteht das neuerschallende Gotteswort als ein geschichtsimmanent-eschatologisches Phänomen, das die Welt nicht dem Letzten Tag, sondern dem Tag der allgemeinen Erneuerung zu führt. Diese bezieht sich ganz konkret auch auf realpolitische und soziale Fragen und auf den Glauben im Lichte eschatologischer Vollendung. Zwinglis Eschatologie zielt auf seine vom Gotteswort betroffene und deshalb eschatologisch qualifizierte Gegenwart, in der sich auch apokalyptische Phänomene abspielen, ohne dass sie deshalb endgeschichtlich radikal sein müssen. Ebenso wenig wie Luthers Eschatologie fehlt es derjenigen Zwinglis am eschatologischen Vorbehalt des «noch nicht». Alle Reformen stehen zwar unter dem Antrieb des neuerschallenden Gotteswortes, erzwingen oder erreichen aber nie die von ihm angestrebte perfekte Gestalt. Leider unterlässt C. Baecher in diesem Zusammenhang den Hinweis auf den qualitativ unendlichen Unterschied zwischen der göttlichen und der menschlichen Gerechtigkeit bei Zwingli. Im Unterschied zu Luthers Zweireichelehre sieht Zwingli beide Gerechtigkeiten direkt aufeinander bezogen und von der einen Christusherrschaft umfasst. Im Wissen um die Einheit und den Unterschied beider Gerechtigkeiten vermeidet er alle apokalyptisch endzeitlichen und radikalen Positionen ohne Verzicht auf die radikale Forderung des Gotteswortes.

Anders *Müntzers Eschatologie*. So sehr sie wohl ebenfalls geschichtsimmanent zu verstehen und universal auf eine Erneuerung und Veränderung der Weltgeschichte aus ist (Baecher zeigt immer wieder die Grenzen solcher

Resultate der Müntzerforschung auf), sind die Konsequenzen, welche Müntzer aus der Reformation zieht, radikal und perfektionistisch. C. Baecher macht dafür den Einfluss des Zwickauer Propheten Storch und das Programm der Taboriten wahrscheinlich. Die politische Macht stellt Müntzer voll und ganz in den Dienst einer chiliastisch verstandenen neuen Weltzeit mit der Aufgabe, bestehende Ordnungen durch das Schwert zu beseitigen, ihre Vertreter, wenn sie sich nicht bekehren, zu vernichten und neue, der Christusherrschaft entsprechende, Gesellschaftsstrukturen zu schaffen. Müntzer bedient sich dabei auch einer spirituell auf die Gegenwartsgeschichte bezogenen Hermeneutik neutestamentlicher Gerichtsbilder. So entspricht Müntzers Radikalismus seinem individuellen mystischen Glaubensverständnis, das – immer noch spätmittelalterlich – ein reales Absterben des «alten» Menschen erfordert, eine radikale «mortificatio» und eine spirituell-illuminative Neuwerdung. Der eschatologische Vorbehalt, sei es die Differenz zwischen menschlicher und göttlicher Gerechtigkeit bei Zwingli, sei es die Spannung von «gerecht-gesprochen» und «Sünder» oder die Zweireichelehre bei Luther, ist Müntzer fremd.

Im 2. Kapitel werden dann die ausgewählten Eschatologien einflussreicher Täufer auf Grund der noch greifbaren Quellen und ihrer bisherigen Erforschung dargestellt. Auch sie im vorgegebenen Rahmen der Endzeit-Eschatologie. Gemäss ihrer Verortung in Zürich, Strassburg, Augsburg, Bern und anderen Ortschaften des Oberrheins kommen zur Sprache: Der enge-re Zürcher Kreis um Mantz, Grebel und Blaurock; Michael Sattler und Schleitheim; Hans Hut, Balthasar Hubmaier und Melchior Hoffman. Dabei wird immer dasselbe hilfreiche Schema angewendet: 1. Elemente der Biographie 2. Die wesentlichen Aspekte 3. Die Folgerungen.

Die angeführten Täufer lassen sich angesichts ihrer Eschatologien in zwei Gruppierungen aufteilen:

a. die Gruppe der eschatologisch Gemässigten:

die Zürcher Grebel, Mantz, Blaurock und unabhängig von ihnen Balthasar Hubmaier. Sie betonen die eschatologische Radikalität der persönlichen Glaubensentscheidung in strenger Berufung auf die Schrift in ihrer Wortwörtlichkeit. Deshalb und nicht aus eschatologischen Gründen betonen sie die Bekennnis- und Erwachsenentaufe und vollziehen aus diesem Grunde auch ihre Separation von Kirche und Staat. Denn daran und an einer entsprechenden Lebensform (mit radikaleren Reformen, als Zwingli sie zugestand) hing für sie eschatologisch das Heil, nicht an apokalyptischen oder chiliastischen Erwartungen. Das macht auch der Brief der Zürcher Täufer an Thomas Müntzer deutlich. Die wenigen Stellen im Schrifttum der Zürcher insbesondere Grebels, welche eine Naherwartung der Parusie Christi zum Ausdruck bringen, lassen sich von der Verfolgungssituation her verstehen, in die sie in Folge ihrer Separation gerieten. Wahrscheinlich stan-

den sie Zwinglis Erneuerungs-Eschatologie nahe auch und gerade wenn sie gegen ihn Daniels Gräuel der Verwüstung und die Apokalypse zitierten. Mangels aufschlussreicherer Quellen kann das freilich nicht mit letzter Sicherheit behauptet werden. Von Zwinglis Ansatz trennt die Zürcher Täufer jedenfalls ihr Perfektionismus.

b. die Gruppe der Apokalyptiker und Chiliasten.

Bereits der Benediktiner *Michael Sattler*, der anfangs den Zürcher Täufern nahe stand und später das Schleitheimer Bekenntnis verfasste, deutete seine Zeit wie viele andere Täufer auch mit dem apokryphen 4. Esrabuch. Mit dieser Apokalypse und mit der Offenbarung des Johannes rechtfertigte er die Separation. Der Dualismus von Christus und Belial erlaubte keine Kompromisse mit Papisten und Neopapisten, wie er die Reformatoren bezeichnete. Auch wenn seine Vision des himmlischen Jerusalem spirituell auf die reine Kirche der Erwählten und damit auf eine geschichtsimmanente Grösse zu beziehen ist, erwartete Sattler postmillenaristisch das nahe Weltgericht und eine ihm folgende ewig dauernde Friedenszeit. Verglichen mit den Zürchern haben wir es also mit einer gesteigerten Endzeitserwartung zu tun, auch wenn sie wohl geschichtsimmanente Prozesse im Auge hatte. Vieles bleibt freilich in der Schwebe.

Anders *Hans Hut*. Als Müntzerschüler erwartete auch er das Tausendjährige Reich auf Erden und sammelte in eifriger missionarischer Tätigkeit die 144 000 Erwählten der Apokalypse. Vor dem Anbruch der neuen Weltzeit sollten diese Erwählten zu Gerichtsvollziehern der vergehenden Weltzeit werden und deren Vertreter vernichten. Das klingt gleich wie bei Müntzer. In den «Sieben Urteilen» wird diese Sicht der Dinge aber über Müntzer hinaus auf die zeitliche Nähe der Parusie Christi bezogen. Sie wird das Weltende und das Gericht über die Ungläubigen bringen. Kein Wunder, dass Hans Hut als politischer Agitator verfolgt wurde. Sein Gegner unter den Täufern, der Theologe *Balthasar Hubmaier*, distanzierte sich im Gefolge Luthers und dessen Naherwartung des Jüngsten Tages von jeglicher millenaristischen Erwartung. Er legte alles Gewicht auf den Glauben, welcher sich schriftgemäss zur Wiedertaufe bekennt.

Melchior Hoffmann schliesslich war der konsequenterste und originellste Millenarist unter den Täufern. In eigenwilliger spätjoachimitischer Interpretation kündigte er die nahe Parusie Christi, das Gericht und eine radikale Zeitenwende an; nicht aber als Christi leibliche Wiederkunft am Ende der Tage, sondern als seine spirituelle Parusie, der Hoffmanns radikal monophysitische Christologie entspricht. Ihr gemäss hat der Logos «nichts vom Fleische Mariens angenommen». Die Geistwirksamkeit Christi wird sich der geschichtlichen Prozesse bemächtigen und alles erneuern. Deshalb muss das Gericht auch nicht von den Gläubigen vollzogen werden wie bei Müntzer und Hut. Die Rache und Vergeltung gehören Gott allein.

Dann bricht die tausendjährige Friedenszeit auf Erden unter dem Einfluss einer gereinigten und ganz vom Heiligen Geist durchdrungenen Kirche an. Als das allen Täufern Gemeinsame kristallisiert C. Baechers Arbeit heraus: Ihren Perfektionismus in eschatologischer Dimension; ihre entsprechend konsequente Separation von allem, was diesem Perfektionismus entgegensteht im alten wie im neuen Glauben; die Spannungen und Krisen, welche sich daraus ergeben und die mit Hilfe der Apokalyptik gedeutet werden; die radikale Absage an das konstantinische Muster von Kirche und Staat; und schliesslich die Taufe als Bekenntnis und Inbegriff dieser radikalen Haltung.

Differenzen stellt C. Baecher in der eschatologischen Interpretation der Zeitgeschichte fest, welche von den einen (den Zürchern und Hubmaier) als eine apokalyptisch gefärbte Zeit der Glaubensbewährung verstanden wurde, von den anderen als apokalyptische Endzeit im Umbruch zum Millennium.

Um aufzuzeigen, wie sich die radikalen Ansätze täuferischer Eschatologie und ihre Infragestellung der konstantinischen Synthese weiterentwickelt haben, verfolgt C. Baecher im 3. Kapitel die eschatologischen Zeugnisse der Schweizer Brüder bis ins XVII. Jahrhundert. Er geht den Modifikationen nach, welche die radikalen Ansätze später bei den «Stillen im Lande» und im Pietismus erfahren haben.

Pilgram Marpeck (gestorben 1556) lehnt es ab, dass ein Christ Magistrat sein kann. Menschliche und göttliche Herrschaft stehen sich diametral entgegen. Marpeck anerkennt aber die ordnende Macht des weltlichen Schwertes. *Hans Schnell* (1575) vertritt denselben Gedanken, sieht aber die Aufgabe der Kirche darin, in der Menschheitsgeschichte die Gegenwart Gottes in Christus zu bezeugen. Bei *Andreas Guth* (1588) zeigt sich ein Trend zur Anerkennung der politischen Ordnungen und, soweit sie Gottes Willen entsprechen, auch zum Gehorsam ihnen gegenüber. Zwinglis Invektiven gegen die Täufer kritisierte er aber als ungerecht. *Menno Simons* (gestorben 1561) distanzierte sich in aller Form von jeglicher apokalyptischen oder chiliastischen Spekulation. Er konzentrierte sich auf die Neugeburt im Glauben und auf eine Kirche der Neugeborenen. Eschatologisch ist in der Neugeburt das Gottesreich schon angebrochen. Vom Staate erwartete er im Sinne von Römer 13 Schutz und Gerechtigkeit, wusste aber darum, dass die wahre Kirche immer auch verfolgte Kirche bleiben wird. *Die Konkordanz der Schweizer Brüder* (zwischen 1530 und 1540) betonte zwar die Separation, zugleich aber auch die Leidensbereitschaft. Noch 100 Jahre später zeugt *das Martyrologium von T. van Braght* von dieser Grundhaltung. 1702/3 erschien die Schrift «*Güldene Aepffel*». Sie zeigt den Einfluss Speners und des Pietismus. Und die *Zwei Vorworte zum Ausbund* (Christliche Lieder des späten 16. Jahrhunderts, im Gefängnis gesungen) machen über die Jahrhunderte hinweg deutlich, dass sich die Täufer

eschatologisch radikal einzig Christus verantwortlich wussten. Bei seiner Wiederkunft wird er bestätigen, was sich eschatologisch jetzt schon im Glauben entscheidet. Damit haben auch die Träger der Macht zu rechnen. Zusammengefasst lässt sich die Entwicklung der Eschatologie bei den Schweizer Brüdern dahin formulieren, dass die Christusteilhabe schon im hier und jetzt den letzten Horizont eröffnet, und dass diejenigen, welche in ihrem verinnerlichten Glauben an Christus teilhaben, sichtbare Zeichen der kommenden Welt sind, nicht zuletzt auf Grund ihrer Taufe. An die Stelle radikaler Staats- und Kirchenkritik tritt der Bussruf im Blick auf den letztinstanzlichen Richter Christus, die Bereitschaft zum Leiden und der Mut zur Opposition gegen die offizielle Kirche und den Staat, wenn es darum geht, Christus als dem eschatologischen Herrn des Gottesreiches mehr zu gehorchen als den Menschen.

Kapitel 4 setzt dann ziemlich unvermittelt mit einer «*Allgemeinen Schlussfolgerung*» ein, obwohl man – wie es der Titel des Buches verheisst – noch eine gründliche und ins Einzelne gehende Auseinandersetzung zwischen Täufern und Reformatoren und eine systematische Klärung erwartet.

C. Baechers Schlussfolgerung bringt aber auf ihren wenigen Seiten nichts Neues und wendet sich umso rascher wieder den Hauptproblemen der täuferischen Eschatologie zu: den Faktoren ihres Radikalismus, dem Stand (der Getauften als) der Heiligen, der Abhängigkeit von Spätströmungen des Mittelalters, der Endzeiterwartung und Berechnung, der Assimilierung an die Aufständischen, der hermeneutischen Frage (wie eschatologische und apokalyptische Texte der Bibel verstanden und ausgelegt wurden) und der Kirche als eines sichtbaren Zeichens des kommenden Gottesreiches. Auch wenn dabei ab und zu Abstecher zu den Reformatoren gemacht werden, kommt die m. E. unverzichtbare Hauptthematik ihrer Auseinandersetzung kaum in Sicht: der eschatologische Vorbehalt der Reformatoren im Unterschied zur radikalen Eschatologie der Täufer. An Stelle einer Klärung und Systematisierung aus eigener Hand übernimmt Baecher zum Schluss ein Schema, das die Täufer, die katholische Kirche und die Reformatoren einander axial als Optimisten und Pessimisten zuordnet bzw. entgegengesetzt im Blick auf die Zukunft in dieser Welt und im Blick auf die Beziehung zu den Autoritäten der menschlichen Gesellschaft. Dabei kommt es zu einer keinesfalls zutreffenden Zuordnung Zwinglis zu Müntzer.

Besonders erwähnt seien noch die Exkurse, welche wertvolles Material zum Thema beisteuern: der erste beschäftigt sich mit der *Naherwartung* des Lutheraners *Michael Stiefels*, der zweite mit dem in Täuferkreisen viel erörterten *Thema des Seelenschlafs*, der dritte mit dem *4. Esrabuch*, seinem Wesen und seiner Bedeutung im 16. Jahrhundert.

Eine umfangreiche Bibliographie mit allen nötigen Abkürzungen, reiche Quellenangaben und über 450 Titel der Sekundärliteratur vervollständigen das Opus und erlauben eine breitgefächerte Orientierung zur weiteren

Erforschung der täuferischen, aber auch der reformatorischen Eschatologie. Vermisst werden weitere Register.

Dieser Überblick zeigt sowohl die Vorzüge wie die Mängel von C. Baechers Buch. Die Auseinandersetzung der täuferischen Eschatologien mit den vorher sehr breit angelegten reformatorischen kommt viel zu kurz. Auch wenn das daran liegen mag, dass direkte Polemiken und Apologien in einem bewegten Hin und Her zwischen Reformatoren und Täufern selten vorliegen, so wären doch, um nur ein Beispiel zu nennen, Zwinglis Antwort an Balthasar Hubmaier und andere Reaktionen im Schrifttum der Reformatoren Grund genug gewesen, es nicht bloss bei einigen augenfälligen Vergleichen und Gegenüberstellungen bewenden zu lassen. So ist C. Baechers Arbeit ein Torso, dem Wesentliches fehlt.

Nicht weniger lässt auch die Behandlung der einzelnen Täufer-Eschatologien Wünsche offen. So sehr es auch hier wieder an der misslichen Quellenlage liegen mag, dass vieles nicht mehr zu klären ist und nur noch Vermutungen erlaubt: die Arbeit bleibt zu oft dabei stehen, obwohl m. E. ein sorgfältigeres Eindringen in die Quellen selber und ihre minutiöse Exege se mehr erbringen müsste. Überhaupt liefert die Abhandlung weit eher einen ausgiebigen Forschungsbericht mit entsprechend vielen Sekundärliteraturzitaten (leider oft auch der Quellen und an Stelle der Quellen sogar in Form von Übersetzungen), als dass sie eine wirklich eigenständige Forschungsarbeit wäre. Verstanden als reichdotierter, umfänglicher und kompetenter Forschungsbericht mit eigenen Entdeckungen und Ergebnissen des Verfassers ist C. Baechers Buch ein unentbehrliches Instrument sowohl für die Täuferforschung wie für das Reformationsverständnis heute.

Walter E. Meyer, Pavillonweg 5, CH-2502 Biel

MARTIN BRECHT / KLAUS DEPPERMANN (Hg.), *Der Pietismus im achtzehnten Jahrhundert (Geschichte des Pietismus, Bd. 2)*, Göttingen (Vandenhoek & Ruprecht) 1995, 826 S.

Nur zwei Jahre nach dem ersten (vgl. dazu die Rezension in MH 18/1995) liegt seit 1995 nun auch der zweite Band des auf vier Bände angelegten Publikationsprojektes zur Geschichte des Pietismus vor.

Im 18. Jahrhundert erreicht der Pietismus seine weiteste Ausbreitung. Seine grösste Wirksamkeit entfaltet er dabei in den protestantischen Regionen Deutschlands und der Schweiz, in Skandinavien, in den Niederlanden, in England und Nordamerika. Dies wird im vorliegenden Band in einer (laut Klappentext) «umfassender als je zuvor» geschehenden Breite darge-

stellt. Schwerpunkte des inhaltsreichen Bandes bilden dabei Zinzendorf und das Herrnhutertum, der radikale Pietismus, der weiterhin bedeutsame hallische sowie der aufkommende württembergische Pietismus. Die überwiegende Mehrzahl der 18 von verschiedenen Autoren verfassten Kapitel beschreibt den Pietismus des 18. Jahrhunderts primär nach lokalgeschichtlichen Aspekten. Je eigene Abschnitte sind beispielsweise der Schweiz, dem Elsass, der Pfalz, dem Badischen oder Bayern, aber auch den Niederlanden oder einzelnen nordischen Ländern gewidmet. Einige wenige Beiträge stellen überregionale Gemeinschaftsbildungen (z.B. den Methodismus) dar oder widmen sich übergreifenden Fragestellungen oder sachspezifischen Zusammenfassungen (so etwa der abschliessende Beitrag von Horst Weigelt zum Pietismus im Übergang vom 18. zum 19. Jahrhundert). Es wird sich weisen müssen, inwiefern es dem eigens dazu bestimmten vierten Band gelingen wird, aus der Fülle der zuvor publizierten Einzeluntersuchungen Verbindungslien und übergreifende Motive herauszuarbeiten. Die in den beiden ersten Bänden insgesamt nur recht schwache Bezugnahme der einzelnen Beiträge aufeinander dürfte diese Aufgabe jedenfalls nicht erleichtern.

Insgesamt legt auch dieser Band einen oft recht starken Akzent auf geistes- und theologiegeschichtliche Aspekte. Neben der Darstellung wichtiger Leitfiguren und ihrer Publikationen – diesem Bereich sind bezeichnenderweise fast alle der insgesamt recht zahlreichen Illustrationen gewidmet! – droht die Welt der sogenannt «einfachen Gläubigen» darob dann und wann auch in den lokalgeschichtlichen Kapiteln in den Hintergrund zu geraten. Eine Aufwertung und vertieftere Kenntnis nicht nur der Geschichte der Kirche als Institution, nicht nur der Geschichte der Theologie als Entwicklung der Dogmatik, nicht nur der Geschichte der Hauptfiguren mit ihren Werken, sondern auch der Geschichte der Gläubigen in ihren vielfältigen Alltagswelten bleibt dringend wünschbar.

Auch in der Besprechung des zweiten Bandes soll es nicht um eine umfassende Würdigung des umfangreichen Werkes gehen. Vielmehr soll hier das Hauptaugenmerk darauf liegen, ob und inwiefern in dieser neuen Gesamtdarstellung des Pietismus den oft postulierten Berührungs punkten zwischen Pietismus und Täuferum Rechnung getragen wird. Anderseits soll aber auch aus der Perspektive der Täufergeschichte bedacht werden, inwiefern dieser Band allenfalls wichtige Impulse zu geben vermag.

Wiederum erlaubt ein erfreulicherweise sehr detailliertes, nach Personen (34 Seiten!), Orten (17 Seiten) und Sachthemen (16 Seiten) geordnetes Register einen raschen Einstieg in interessierende Fragestellungen. Unter den Stichworten «Täufer», «Täuferum», «Taufgesinnte» und «Mennoniten» finden sich bereits etliche, teils seitenübergreifende Verweise! Wer nach möglichen Berührungs punkten schweizerischer Täuferinnen und Täufer mit dem Pietismus ihrer Region sucht, wird zuerst entsprechende

Einträge im Ortsregister nachschlagen wollen und dabei durchaus fündig werden. Allein zu «Bern» liegen 11 teils mehrseitige Querverweise vor, zu «Basel» gar 28!

Besonders bedeutsam für Geschichte und Theologie des schweizerischen Täufertums sind im vorliegenden Band die Beiträge von Hans Schneider über den radikalen Pietismus im 18. Jahrhundert (107–197) sowie von Rudolf Dellsperger (588–616) über den Pietismus in der Schweiz. Die direktesten Bezüge zwischen Pietismus und Täufertum tauchen dabei in Schneiders Darstellung über die Entstehung der Schwarzenauer Täufer (1708 ff.) auf. Hier entstand auf radikalpietistischem Hintergrund «ein neues Täufertum, das in seinen Erscheinungsformen (Erwachsenentaufe, strenge Gemeindezucht, Eidesverweigerung und Pazifismus) deutliche Affinitäten zum älteren Täufertum entwickelte» (137). Einige Jahre danach kommt es im Umfeld von Schwarzenauer Täufern – auch Dompelaars oder Dunkers genannt – zu weiteren bedeutsamen, aber noch kaum erforschten Berührungspunkten zwischen Schweizer Brüdern in Bern, im Elsass und in der Pfalz, Mennoniten am Niederrhein und in den Niederlanden sowie einem europaweiten Netz von vorwiegend radikalpietistischen Nonkonformisten: So spielt Andreas Bohni von Frenkendorf im Baselbiet, einer der Pioniere und Mitbegründer der später als *Church of the Brethren* bezeichneten Gruppe der Schwarzenauer Täufer, um 1714 eine wichtige Rolle beim Versuch der Freisetzung von bernischen Täufern, welche als sizilianische Galeerensträflinge nach Italien abgeschoben worden waren.

Dellspergers Beitrag über den schweizerischen Pietismus vermag das frömmigkeitsgeschichtliche Umfeld des frühen 18. Jahrhunderts sichtbar zu machen, von welchem das nunmehr vorwiegend auf Bern konzentrierte einheimische Täufertum mit ein Teil war und zu dem es in einem direkten und unbestrittenen, allerdings auch von den Autoren des vorliegenden Werkes noch nicht deutlicher geklärten Bezug stand. Das Verhältnis von Täufertum und Pietismus näher zu bestimmen, bleibt mithin auch nach diesem Band eine Aufgabe, die der Forschung weitgehend erst noch bevorsteht.

Auch für diesen zweiten Band der Geschichte des Pietismus gilt: Nicht nur als unentbehrliche Grundlage, sondern da und dort auch als Ausgangspunkt für künftige Studien zu Pietismus und Täufertum des 18. Jahrhunderts wird der vorliegende Band – nicht zuletzt aufgrund ausführlicher Fussnoten und umfangreicher bibliographischer Hinweise – eine wichtige Rolle spielen. Aber auch für interessierte Laien gibt das Werk eine gute und durchaus allgemeinverständliche Einführung in Geschichte und Theologie des Pietismus im 18. Jahrhundert. Bedauerlich und unverständlich ist allerdings das völlige Fehlen von Karten: Hier müsste bei den Folgebänden auch im Interesse der angestrebten Allgemeinverständlichkeit Abhilfe geschaffen werden.

Insgesamt darf man gerade auch aus täufergeschichtlicher Optik gespannt sein auf den Band zum 19. und 20. Jahrhundert*, welcher mit der Erweckungs- und Heiligungsbewegung sowie dem Evangelikalismus Entwicklungen nachzeichnen wird, welche namentlich das schweizerisch-süddeutsch-elsässische Täuferstum bis in die Gegenwart bekanntlich nachhaltig geprägt haben.

* ULRICH GÄBLER (Hg.), Geschichte des Pietismus. Bd. 3: Der Pietismus im neunzehnten und zwanzigsten Jahrhundert. Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2000. 607 S.
Dieser Band ist mittlerweile erschienen und soll in einer späteren Nummer von MENNONITICA HELVETICA besprochen werden!

Hanspeter Jecker, Fulenbachweg 4, CH-4132 Muttenz

BUCHANZEIGEN IN KÜRZE

GEORGE HUNSTON WILLIAMS, *The Radical Reformation (= Sixteenth Century Essays & Studies, Volume XV)*, Kirksville (Sixteenth Century Journal Publishers) 1992. (3. revidierte und erweiterte Edition), 1516 S.

Das 1962 in erster Auflage erschienene monumentale und zum unverzichtbaren Standardwerk der Radikalen Reformation gewordene Buch des Harvard-Professors George H. Williams liegt nun bereits seit einigen Jahren in einer massiv erweiterten Neuauflage vor. Auch mit einiger zeitlichen Verspätung ist an dieser Stelle ein kurzer Hinweis auf dieses wichtige Werk angebracht. Wer sich einen Überblick verschaffen will nicht nur auf die in der Täuferforschung vielbeachteten Ereignisse und Entwicklungen der Radikalen Reformation des 16. Jahrhunderts in Deutschland, den Niederlanden und der Schweiz, sondern darüber hinaus den gesamteuropäischen Raum (Italien, Spanien, Frankreich, Tschechien, Slowakei, Polen, Ungarn etc.) sowie ein über das Täufertum hinausgehendes breiteres theologisches Spektrum im Blickfeld behalten möchte, der/die kommt an Williams Werk nicht vorbei. Eine ausführliche Bibliographie sowie ein umfangreiches Stichwortverzeichnis – zusammen 200 der insgesamt über 1500 Seiten! – ermöglichen einen raschen Zugang zum Reichtum dieses Bandes und zum Weiterstudium.

ABRAHAM FRIESEN, *Erasmus, the Anabaptists, and the Great Commission, Cambridge / England (Eerdmans)* 1998, 196 S.

Immer wieder ist in der Täuferforschung auf die Abhängigkeit namentlich der frühen Schweizer Täufer von den Ideen und Schriften des Humanisten Erasmus von Rotterdam hingewiesen worden. Abraham Friesens Studie untersucht eine Vielzahl solcher möglicher Einflusslinien und kommt zum Schluss, dass insbesondere die Auslegung und das Verständnis des Missionsbefehls bei Erasmus ein Schlüssel für die Entstehung täuferischer Theologie und Praxis darstelle.

OLAF KUHR, «*Die Macht des Bannes und der Busse». Kirchenzucht und Erneuerung der Kirche bei Johannes Oekolampad (1482-1531) (= Basler und Berner Studien zur historischen und systematischen Theologie. Bd. 68), Bern (Peter Lang)* 1999, 316 S.

Eine Reihe von auffallenden Gemeinsamkeiten in der theologischen und gemeindepraktischen Akzentsetzung hat einige Schweizer Täufer kurzfristig hoffen lassen, im Basler Reformator Johannes Oekolampad mögli-

cherweise einen einflussreichen Kirchenmann gewinnen zu können. Beiden Seiten ging es um die Aufrichtung einer «reinen» Kirche, auf beiden Seiten spielte dabei die Erneuerung des Bannes und der Aufbau einer obrigkeitssunabhängigen Gemeindedisziplin eine zentrale Rolle. Die Basler Dissertation von Olaf Kuhr zeichnet im Rahmen einer sorgfältigen Untersuchung zum Kirchenzuchtbegriff bei Oekolompad in einem längeren Abschnitt nach, wie aufgrund von grundlegenden Gegensätzen im Kirchenbegriff eine Verständigung zwischen den Kontrahenten von allem Anfang an unmöglich war. Oekolampads «volkskirchliches» Festhalten an einer Unterscheidung von sichtbarer und unsichtbarer Kirche und sein Verzicht auf die Errichtung einer separierten Gemeinde der Gläubigen liess auch ihn im Täufertum eine Gefährdung für die ihm vorschwebende umfassende Gesamterneuerung von Kirche und Gesellschaft sehen, die es zu bekämpfen galt.

WERNER O. PACKULL, *Die Hutterer in Tirol. Frühes Täufertum in der Schweiz, Tirol und Mähren.* (= *Schlern-Schriften* 312), Innsbruck (Universitätsverlag Wagner) 2000, 391 S.

(Bei diesem Buch handelt es sich um eine von Astrid von Schlachta besorgte Übersetzung von Werner O. Packull, *Hutterite Beginnings. Communitarian Experiments during the Reformation*, Baltimore/London (John Hopkins) 1995. 442 S.)

Der deutsche Titel des umfangreichen und bedeutsamen Buches von Werner Packull, einem der führenden Täuferhistoriker der letzten Jahrzehnte, vermag die Weite des behandelten Themas leider nur wenig anzudeuten. Hier geht es nämlich um weit mehr als um eine lokalhistorische Darstellung einiger hutterischer Täufergruppen im Tirol. Im Rahmen einer wohl noch nie zuvor derart detailliert und kenntnisreichen Untersuchung der Anfänge der hutterischen Täufer greift Packull weit über den geographischen Raum Tirols und Mährens hinaus. Angesichts der engen Bezüge dieser neben den Schweizer Brüdern und Mennoniten wichtigsten Täufergruppe des 16. Jahrhunderts nach Schlesien, nach Süddeutschland und in die Schweiz werden auch diese Kontakte ausführlich gewürdigt. Dabei werden nicht zuletzt auch interessante Berührungspunkte und Abhängigkeiten von Bekenntnisschriften des frühen Schweizer Täufertums (z.B. die Schleitheimer Artikel oder die «Berner Gemeindeordnung») mit solchen aus dem hutterischen Kontext in Tirol und Mähren angesprochen und diskutiert. Dabei gemachte Beobachtungen und Entdeckungen vermögen neues Licht zu werfen auch auf die Erforschung und das Verständnis der Anfänge des Täufertums im der Schweiz. Nachdem in einer ersten Phase der revisionistischen Täufergeschichtsschreibung seit den 1960er Jahren – im Umfeld der Abwendung von der Monogenese zur Polygenese des Täu-

fertums – die Interdependenzen der verschiedenen täuferischen Gruppen etwas aus dem Blickfeld geraten sind, scheint mit diesem wichtigen Werk die Zeit gekommen, sich diesen Bezügen wieder neu zuwenden zu können. Man darf gespannt sein, Welch neue Einsichten diese Perspektivenausweitung nach sich ziehen wird.

URSULA LIESEBERG, *Die Lieder des Peter Riedemann. Studien zum Liedgut der Täufer im 16. Jahrhundert*, Frankfurt a.M. (Peter Lang) 1998, 209 S.

Nach ihrer vom gleichen Verlag anno 1991 publizierten Studie zum Märtyrerlied der Täufer im 16. Jahrhundert legt Ursula Lieseberg eine sich direkt daran anschliessende Untersuchung der Lieder des Peter Riedemann (1506–1556) vor. Die formale und inhaltliche Analyse der Texte dieser in der Folge bedeutenden und einflussreichen Leiterfigur des hutterischen Täufertums in Mähren wirft ein interessantes Licht auf Theologie, Frömmigkeit und gottesdienstliche Praxis jener Zeit.

HANS R. GUGGISBERG, *Sebastian Castellio. Humanist und Verteidiger der religiösen Toleranz*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1997, 353 S.

Der savoyische Humanist Sebastian Castellio (1515-1563) zählt zu den bekanntesten Vorkämpfern der religiösen Toleranz im konfessionellen Zeitalter. Seine Schrift «Von Ketzern. Ob man auch die verfolgen oder wie man mit ihnen handeln solle» spielte quer durch die Jahrhunderte hindurch eine wesentliche Rolle in der Frage nach Sinn und Zulässigkeit der Verfolgung und Hinrichtung von religiösen Non-Konformisten. Castellios Verteidigung der Toleranz entsprang seiner Überzeugung von der Freiheit des menschlichen Willens, welche durch keinen Gewissenszwang und schon gar nicht durch Androhung und Vollzug der Todesstrafe eingeschränkt werden durfte. Als unermüdlicher Mahner und Kritiker an den Misständen seiner Zeit, aber auch als Verkünder eines praktischen Christentums geriet Castellio immer wieder in inhaltliche Nähe zum Täufertum. Seit seinem Bruch mit Calvin anfangs der 1540er Jahre und der sich daran anschliessenden Übersiedlung nach Basel (1545) befand sich Castellio auch konkret in Tuchfühlung mit den verschiedenen täuferischen Strömungen in der Rheinstadt und darüber hinaus. Die vorliegende umfangreiche Biographie des leider allzufrüh verstorbenen Basler Historikers Hans R. Guggisberg zeichnet auch diese Bezüge – namentlich diejenigen zum fast gleichzeitig nach Basel geflohenen niederländischen täuferischen Spiritualisten David Joris – detailliert und sachkundig nach. Mit dem sorgfältig recherchierten und dokumentierten Buch hat Guggisberg einen Schlüsselbeitrag zur Frage der religiösen Toleranz in der frühen

Neuzeit geschaffen, von welchem auch die Täuferforschung massgeblich profitieren wird.

LEONARD GROSS (Hg.), *Golden Apples in Silver Bowls. The Rediscovery of Redeeming Love*, Lancaster, Pa./USA (Lancaster Mennonite Historical Society) 1999, 336 S.

Das 1702 erschienene Erbauungsbuch «Güldene Aepffel in Silbern Schalen» stellt eines der wichtigsten Zeugnisse für die Theologie und Frömmigkeit des schweizerisch-süddeutsch-elsässischen Täuferiums im frühen 18. Jahrhundert dar. Leonard Gross hat seiner mit vielen informativen Anmerkungen versehenen Übersetzung des Textes ins Englische eine umfangreiche Einleitung vorangestellt, welche einige wichtige und bisher nur wenig beachtete Aspekte des zeitgenössischen Täuferiums aufgreift. Seine Positionierung des Buches im Umfeld von intensivierter obrigkeitlicher Verfolgung, von doppelter Herausforderung durch den neu entstandenen Pietismus sowie die interne Trennung der Amischen und die dadurch ab 1700 immer akuter werdende Frage nach der eigenen kirchlichen und theologischen Identität liefert mannigfache Anregungen auch für die weitere Erforschung des schweizerischen Täuferiums in jenen dramatischen Jahrzehnten.

ANDREA BOLDT / WERNER ENNINGER / DELBERT L. GRAETZ, *Mennonites in Transition. From Switzerland to America*. Morgantown, Pa./USA (Masthof) 1997, 138 S.

Durch die meist integrale Transkription (inkl. Übersetzungen ins Neuhochdeutsche und Englische) von mehreren aus dem späten 18. und frühen 19. Jahrhundert stammenden Quellen aus dem Umfeld von ausgewanderten Schweizer Taufgesinnten liefert dieser Band wichtige Unterlagen für eine bessere Kenntnis des damaligen Gemeindelebens im Emmental und im Jura.

Eröffnet wird der Band mit einer über drei Generationen führenden Genealogie von Peter Neuenschwander (1696–1764) und dessen Frau Anna Aeschlimann (ca. 1704–1760). Entlang familienkundlicher Aufzeichnungen lässt sich die Geschichte dieser Familie vom Emmental via Jura und Baselbiet bis in die USA nachzeichnen. Daran schliesst sich ein Beitrag über eine aus der Münsterberg-Gemeinde stammende Predigttagende an aus dem Jahr 1763. Besonders wertvoll ist hier, dass die gesamte Quelle vollumfänglich fotomechanisch wiedergegeben wird. Als weiteres Schriftstück publiziert der Sammelband einen aus dem Jahr 1754 stammenden «Acort zwischen Diener und Eltisten und denen Vereisenden von hier in

America», einer Übereinkunft zwischen täuferischen Gemeinleitern und ausreisewilligen Gemeindegliedern.

Der Schlussteil des Buches enthält die Publikation von zwei Tagebüchern von ausgewanderten Schweizer Täufern, Michael Neuenschwander und Jakob Gerber. Durch die teils weit in die Vorgeschichte ihrer Familien zurückreichenden Schilderungen, die Beschreibung der Überfahrt nach Amerika in den Jahren 1822 und 1823 sowie der ersten Erfahrungen auf dem neuen Kontinent entsteht ein farbiges Bild jener Epoche. Schade ist einzig, dass die publizierten Quellen teils nur mangelhaft belegt sind.

ANNA CAROLINA HIRZEL-STRASKY, «*Menschliche Werkzeuge göttlicher Erziehung*». *Die Evangelische Predigerschule in Basel (1876–1915) und ihre Schüler*, Zürich (Chronos) 2000. 307 S.

CHRISTOPH RAMSTEIN, *Die Evangelische Predigerschule in Basel. Die treibenden Kräfte und die Entwicklung der Schule*, (= Basler und Berner Studien zur historischen und systematischen Theologie, Bd. 70), Bern (Peter Lang) 2001, 253 S.

Die Evangelische Predigerschule in Basel existierte bloss knappe 40 Jahre, von 1876 bis 1915. Sie geht zurück auf Initiativen pietistisch-erwecklicher Kreise aus dem damaligen «Frommen Basel», die damit dem sich ausbreitenden kirchlichen und theologischen Liberalismus entgegenwirken wollten. Die Schule positionierte sich mit ihrem Programm weder eindeutig als universitäre Ausbildungsstätte noch als klar auf die Mission ausgerichtetes Institut, wie dies etwa die Basler Mission oder die Pilgermission St. Chrischona getan hatten.

Was die beiden Basler Dissertationen auch für täufergeschichtliche Belange interessant macht, ist die Tatsache, dass die Schule im Verlauf ihres Bestehens eine wachsende Anzahl von Studierenden aus den mennonitischen Kolonien in Südrussland anzuziehen begann. Darunter befand sich eine Anzahl von in der Folge sehr einflussreichen Leiterpersönlichkeiten, so etwa Benjamin H. Unruh (1881–1959) oder Jakob Rempel (1883–1941?). Ob und inwiefern diese mennonitischen Studierenden aus Südrussland an der Predigerschule (und übrigens zeitgleich auch auf St. Chrischona!) Kontakte zu den schweizerischen Mennonitengemeinden jener Zeit gepflegt haben und welche Einflüsse und Prägungen dabei in welche Richtung geflossen sind, dies harrt noch einer genaueren Untersuchung. Mit den beiden vorliegenden Studien ist aber ein Anfang gemacht, welcher sich namentlich auf die Erforschung von Theologie und Geschichte russlanddeutscher Mennonitengemeinden zu Beginn des 20. Jahrhunderts fruchtbar machen liesse. Durch die Darstellung des kirchlichen Klimas jener Jahrzehnte liefern die beiden Werke aber auch wichtige Hinweise auf das Umfeld, mit welchem sich schweizerische, süddeutsche und elsässische Men-

nonitengemeinden auseinanderzusetzen hatten in einer Phase ihrer Geschichte, wo eine bisher stärkere Isolation allmählich durch zunehmende Berührungspunkte mit der sie umgebenden Gesellschaft abgelöst wurde.

BARBARA BÖTSCHI-MAUZ, *Täufer, Tod und Toleranz. Der Umgang der Zürcher Obrigkeit mit dem Täuferlehrer Hans Landis*. Lizentiatsarbeit Universität Zürich (Ms.), Zürich 1999, 95 S.

CHRISTIAN SCHEIDEgger, *Die Zürcher Täufer, 1531-1591. Obrigkeitliche Massnahmen, täuferisches Leben und Selbstverständnis*. Lizentiatsarbeit Universität Zürich (Ms.) 2000, 157 S.

Zwei neuere Zürcher Lizentiatsarbeiten greifen verdienstvollerweise den in den letzten Jahren immer wieder formulierten Wunsch auf, wonach sich die Forschung vermehrt auch Themen des späteren Zürcher Täufertums zuwenden sollte. Die unter Prof. Kaspar von Geyser entstandenen Arbeiten von Christian Scheidegger und Barbara Bötschi-Mauz greifen diese Anregung auf und wenden sich der Untersuchung von bisher nur wenig beachteten, vorwiegend ungedruckten Quellen zu. Dabei steht zum einen das Verhältnis zwischen Täufertum und Zürcher Obrigkeit im späten 16. Jahrhundert im Zentrum, zum andern die 1614 erfolgte und internationales Aufsehen erregende Hinrichtung des Täuferlehrers Hans Landis. Besonders beachtenswert ist die integrale Transkription und Publikation des wohl 1588 entstandenen umfangreichen täuferischen Traktates «Einfältig bekanntnus» bei Scheidegger (103–157).

Hanspeter Jecker, Fulenbachweg 4, CH-4132 Muttenz